

Entre ville et campagne

Louis Michel

Numéro 50, décembre 1992, janvier–février 1993

L'histoire qu'on lit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21601ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michel, L. (1992). Entre ville et campagne. *Nuit blanche*, (50), 49–51.



ENTRE VILLE ET CAMPAGNE

L'ouvrage de Serge Courville qui porte ce titre et son complément: L'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada illustre bien une tendance de l'Histoire actuelle que caractérise la recherche systématique d'explications à l'évolution des populations dans les faits les plus quotidiens. Spécialiste de géographie historique, Serge Courville a consacré de nombreuses années à l'étude de l'espace laurentien de la première moitié du XIX^e siècle. Tout en restant fidèle à cet intérêt premier, il est aussi devenu l'un des meilleurs historiens du Bas-Canada, l'un de ceux qui connaissent le mieux les réalités économiques et sociales de l'époque. Son dernier livre, cet *Entre ville et campagne*, publié aux Presses de l'Université Laval en 1990, rend compte de «l'essor du village», un phénomène que l'historiographie a jusqu'ici ignoré et négligé et qui est pourtant riche de significations.



«M. et Mme Lucien Leclerc et leur nombreuse et intéressante jeune famille, dont l'un des plus jeunes membres dormant dans son berceau n'apparaît pas dans la photographie.»

Saint Jean Port-Joli :
Le mérite agricole, 1912.

le monde rural par ses contacts plus fréquents avec le monde extérieur, par un large éventail d'activités et d'emplois non agricoles, par une stratification sociale et une échelle de statuts et de rôles aux clivages particuliers. Quelles seraient donc les fonctions de ces bourgs dans le monde rural et dans les rapports entre les villes et les campagnes? En devenant de plus en plus nombreux, les villages n'apparaissent pas seulement comme la multiplication et la

L'auteur ne met pas ici un point final à l'étude de ce phénomène mais propose plutôt un premier bilan dans une longue enquête qui se poursuit. Il suffit de parcourir le texte pour constater l'omniprésence du chiffre et le souci quantitatif. Plusieurs diagrammes, de nombreuses cartes, 57 tableaux statistiques, de longues annexes sont là pour en témoigner. L'analyse minutieuse et systématique de quelques grands documents statistiques, notamment les recensements de 1831 et de 1851, forme en effet l'assise du livre. L'auteur s'y appuie, mais il a aussi utilisé une documentation variée et composé un ouvrage très riche, nuancé et fort vivant.

Les rythmes du peuplement

Dans le paysage rural de la zone des seigneuries, la formation de villages est une manifestation très ancienne des progrès du peuplement. Dès 1815, il existe 49 «noyaux villageois» qui rassemblent environ 20 000 personnes, 7 % de la population rurale. Dans les décennies suivantes, le mouvement prend une toute autre ampleur. En 1851, si les effectifs de la population rurale ont doublé, le nombre des villages a sextuplé: il est passé à 301. Leur population atteint 88 400 personnes. Elle a donc plus que quadruplé et compte pour 14,6 % des gens qui vivent en dehors des villes.

Le premier des cinq chapitres du livre met en valeur ce changement de rythme et le décrit en détail tout en soulignant qu'il s'agit de la manifestation la plus visible d'une dynamique d'adaptation et de transformation des campagnes du Bas-Canada. Les quatre autres chapitres développent cette thématique à travers l'exploration du type d'agglomération que constitue le village de la première moitié du XIX^e siècle. Mise à part la variété des caractères morphologiques des bourgs, de leur forme, de leur structure, de la qualité de l'habitat comme de la densité des équipements, les seigneurs ont souvent été des agents et des promoteurs du développement villageois, estime Serge Courville; ils ont cherché à l'encadrer, à l'organiser. Mais le cadre physique n'est pas tout. La population des villages se singularise aussi dans

répétition monotone d'un même modèle. Au contraire, ils se distinguent les uns des autres par des rôles spécifiques au sein de l'ensemble et à l'intérieur de réseaux plus ou moins achevés. Serge Courville propose de distinguer des «bourgs riverains» et des «bourgs de l'intérieur», des «villages bourgeois» et des «villages populaires». Cependant ces typologies doivent rester souples et s'adapter à l'évolution de la géographie des fonctions et des activités villageoises. Le livre se termine sur «la vie dans les bourgs». L'auteur évoque plusieurs aspects des relations sociales qui s'y pratiquent et en esquisse l'étude en soulignant certains comportements spécifiques.

Une vision différente du monde rural

Un sommaire comme celui qui précède ne peut suffire à rendre pleinement justice au livre. Il ne s'agit pas seulement d'ailleurs de géographie historique ni des propos d'un spécialiste à d'autres spécialistes. L'étude sur «l'essor du village» mérite une attention plus large parce qu'elle corrige des représentations du passé québécois qui ont longtemps eu cours, et qui n'ont pas toutes disparu. Certes, Serge Courville n'a pas l'exclusivité de cette révision historiographique, mais il y apporte une contribution essentielle.

Il y a encore vingt ou vingt-cinq ans, régnait donc une vision assez simple du monde rural et de sa place dans l'histoire du Québec entre 1760 et 1850. La conquête anglaise et la fin de la Nouvelle-France avaient conduit les Canadiens français à demeurer et même à devenir encore plus un peuple de ruraux et de cultivateurs. En grande majorité, ils avaient alors vécu en marge ou à l'écart des villes et des mouvements de l'histoire. Avec cet enracinement terrien, ils avaient affirmé une de leurs originalités historiques. Des sociologues pouvaient parler alors de «ruralisation», de «folklorisation» et souligner la stabilité, sinon l'immobilisme de la société traditionnelle dans la vallée du Saint-Laurent.

Ni recette de survivance

Le constat était largement partagé mais ce destin singulier suscitait des appréciations et des interprétations divergentes. Avec d'autres, Léon Gérin et Lionel Groulx voyaient dans le repli sur la terre la clef de la survivance. Il avait permis de préserver des institutions et des valeurs nécessaires à l'affirmation nationale. Aux yeux de Maurice Séguin, cependant, cette représentation était largement illusoire. En réalité la Conquête avait tronqué l'avenir des Canadiens français et limité leurs horizons. Elle les avait littéralement parqués dans l'agriculture, les condamnant non seulement à la pauvreté, mais aussi et surtout à un développement incomplet et mutilé.

Ni cul-de-sac

Mais la plupart des auteurs s'accordaient à nouveau pour admettre que dès le milieu du XIX^e siècle, de graves malaises, voire une crise profonde, avaient sérieusement perturbé la longue identification des Canadiens français à la terre. L'émigration vers les États-Unis en offrait bien sûr le signe principal. Mais Fernand Ouellet allait beaucoup plus loin. Il plaçait, en effet, toute la première moitié du XIX^e siècle sous le signe d'une crise agricole durable et profonde. De telles difficultés économiques traduisaient essentiellement la persistance d'une société et de mentalités d'Ancien régime, ces dernières empêchant toute modernisation. Tout en s'appuyant sur une argumentation renouvelée, l'histoire du monde rural canadien-français restait toujours frappée du sceau du blocage et de la stagnation. Elle continuait de se présenter comme une évolution singulière et malheureuse.

« Depuis quelques temps, certains de nos historiens osent interpréter les faits, osent situer leur propre travail d'historien dans la vie du peuple québécois, osent se situer eux-mêmes dans l'évolution du peuple québécois vers sa libération. Ce petit manuel d'histoire du Québec s'insère dans cette dernière orientation. »

Léandre Bergeron, *Petit manuel d'histoire du Québec*, « Avant-propos », Éditions Québécoises, p. 5.

Mais lieu de changement

En réalité, beaucoup des affirmations péremptoires qu'on vient de rappeler n'avaient que des bases très fragiles. Hypothèses érigées en données de fait, visions et généralisations hâtives, habillage idéologique du passé, elles étaient condamnées à s'écrouler dès lors que commencerait le temps des véritables enquêtes historiques. Le livre de Serge Courville représente bien cette nouvelle époque, où une exploration minutieuse, méthodique, patiente, à ras de sol permet d'établir un nouveau rapport avec le passé. Il témoigne de l'émergence d'une reconstitution du passé attentive à l'œuvre du temps et au changement.

Avant même d'écrire *Entre ville et campagne*, Serge Courville avait nié l'existence d'une crise agricole structurelle, précoce et durable. Certes la première moitié du XIX^e siècle connaît sa part d'accidents climatiques, d'épidémies, de mauvaises récoltes, etc. Mais la chronique des malheurs et autres péripéties drama-

tiques qui touchent le monde rural ne doit pas en dissimuler l'évolution et sa capacité à se développer en se transformant. Sans bouleversement, dans l'activité de base qu'est l'agriculture, il sait procéder à un certain nombre d'adaptations.

Incidence du développement des villages

Le développement villageois apparaît alors comme le changement le plus manifeste. Il invite d'abord à remettre en question l'idée d'une division tranchée entre les villes et les campagnes ou d'une opposition bloc à bloc des citadins et des ruraux. Entre les deux, les bourgs qui se multiplient et se développent jouent un rôle médiateur et permettent l'établissement d'une sorte de continuum. De 1790-1815 à 1851, le village a été un « lieu d'apprentissage du travail et de la vie urbaine », un « lieu de modernité ». À plusieurs titres, le temps de son essor a constitué « un prélude à la ville », « le prélude d'un essor urbain ». C'est que l'économie des campagnes est transformée par la montée de l'économie de marché, voire par la pénétration du capitalisme, en liaison avec la croissance démographique et l'intensification de la vie sociale. Parmi les phénomènes significatifs, Serge Courville accorde beaucoup d'importance à l'essor de l'industrie rurale. Bien sûr, il s'agit toujours de petite industrie, mais son développement est suffisant pour parler d'une première industrialisation, d'une proto-industrialisation.

De l'aveu même de l'auteur, ces propositions ne forment nullement un tableau achevé et définitif. Elles ont besoin d'être confirmées, pondérées et discutées par d'autres approches et d'autres recherches. Mais d'ores et déjà, la prépondérance des ruraux chez les Canadiens français de 1760 à 1850 ne peut plus être interprétée comme le signe d'une involution et d'une marginalisation dans l'Amérique du Nord du temps. Certes, la tradition garde une large place à côté des traits de modernité. Mais le monde rural de la vallée du Saint-Laurent ne fait pas bande à part, ne vit pas à l'écart du monde. Son évolution obéit à des processus et à des rythmes qui s'observent en d'autres lieux et d'autres pays, même si ce n'est pas toujours au même degré. « Toutes proportions gardées, le développement des campagnes au Bas-Canada apparaît donc assez semblable à celui des contrées où s'affirme la montée d'une économie de marché, en commençant par la Nouvelle-Angleterre... ». En définitive, « l'essor du village » témoigne de la « normalité » du déroulement de l'Histoire. ■

par Louis Michel

Département d'histoire de l'Université de Montréal

De Serge Courville sont parus : *Paroisses et municipalités de la région de Montréal au XIX^e siècle (1825-1861)*, Les Presses de l'Université Laval (PUL), 1988; *Le monde rural québécois au XIX^e siècle*, en collaboration avec Normand Séguin, « Brochure historique N° 47 », Société historique du Canada, 1989; *Entre ville et campagne, L'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada*, PUL, 1990; *La construction d'une culture, L'exemple des cultures du Québec et de l'Amérique française*, sous la direction de Gérard Bouchard et Serge Courville, PUL (à paraître au début de 1993).